L'expérience d'oscillation identitaire dans des dispositifs fictionnels

Autour de deux degrés d'altération

The Experience of Identity Fluctuation in Fictionnal Devices. About Two Degrees of Alienation

Hélène Crombet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12431>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12431

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 231-250

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hélène Crombet, « L'expérience d'oscillation identitaire dans des dispositifs fictionnels », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2020, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12431> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12431>

> NOTES DE RECHERCHE

HÉLÈNE CROMBET

Médiation, information, communication, arts

Université Bordeaux Montaigne

F-33607

helene.crombet@gmail.com

L'EXPÉRIENCE D'OSCILLATION IDENTITAIRE DANS DES DISPOSITIFS FICTIONNELS AUTOUR DE DEUX DEGRÉS D'ALTÉRATION

Résumé. — En passant en revue une partie de la littérature consacrée à des dispositifs fictionnels, notamment romanesques et cinématographiques, notre article met en évidence l'émergence de deux degrés d'oscillation identitaire. En effet, le sujet peut être invité à faire la rencontre d'une hétérogénéité soit relative soit radicale, à travers des moments de battements alternatifs entre dépossession et repossession qui mettent à l'épreuve les frontières liminaires de son identité. Ces expériences sont susceptibles de faire émerger une ontologie dynamique résidant dans une forme de vacillation pour le sujet, conduit à s'appréhender dans un rapport autoréflexif d'altérité radicale à la faveur de situations d'hétéronomie qui s'autonomisent sans cesse.

Mots clés. — expérience, réception, dispositif, oscillation, identité, altération

Nombreux sont les dispositifs fictionnels qui proposent des expériences de dépersonnalisation tenant du rêve, du fantasme ou de l'hallucination, dans une suspension de la réalité « [offrant] à la réalité psychique un espace plus vaste pour se déployer » (Tisseron, 2005 : non paginé). Ces expériences s'élaborent à la faveur d'un rapport à des altérités qui projette le sujet dans une situation troublante, susceptible de faire vaciller tous ses repères : elles peuvent constituer des moments de fluctuations voire de turbulences, qui mettent à l'épreuve les frontières liminaires de son identité.

L'interrogation porte sur les enjeux liés à ces expériences d'altération identitaire dans des dispositifs fictionnels : en parcourant la littérature scientifique, on remarque que celle-ci s'est emparée de ces situations de flottement susceptibles d'interroger la lisière entre le moi et le non-moi, à travers une dissolution des limites de l'identité qui confronte le sujet au risque de l'effondrement de ses repères. Peut-on faire alors émerger des degrés d'intensité de vacillement différents ? Aussi, quels sont les enjeux ontologiques induits par de telles expériences d'oscillation, rendues possibles *via* des dispositifs fictionnels ? Que révèlent-elles d'une dynamique identitaire ? Que faut-il entendre par ailleurs par « dispositif » ?

On peut alors se demander comment une partie de la littérature scientifique s'est attachée à analyser des niveaux d'oscillation identitaire permise par la pratique de dispositifs fictionnels, notamment romanesques et filmiques, qui fait émerger des moments de battements pendulaires entre dessaisissement et ressaisissement de soi. Ces expériences de déstabilisation seront envisagées dans une approche interdisciplinaire qui puise son inspiration dans la narratologie, l'anthropologie, la psychanalyse et la neuroesthétique dont la « mise en réseau » et l'« échange » apparaissent fructueux (Marti, 2017 : 212). Sera émise l'hypothèse suivant laquelle le sujet, conduit à s'immerger dans des univers fictionnels plus ou moins vertigineux, est susceptible d'expérimenter deux degrés d'oscillation identitaire : l'un viendrait inquiéter sa stabilité dans une forme de trouble relevant d'un flottement de l'attention, tandis que l'autre, nettement plus turbulent, occasionnerait la possibilité d'une véritable déprise du sujet vis-à-vis d'une altérité qui viendrait elle-même se *réfléchir en lui*, dans un processus d'interversion que l'on pourrait traduire par la métaphore du *chiasme*. On émettra également le postulat suivant lequel la pratique de ces dispositifs révèle une dimension fondamentale du sujet. À l'instar d'André Berten (1999 : 39), le terme de « dispositif » sera entendu à travers une perspective qui fera essentiellement émerger la notion de « médiation », dans une dimension fondamentalement autoréflexive : « Il y a un aspect de la fréquentation des objets, des mots, des personnes qui touche à la constitution de l'identité, qui établit une médiation affective et corporelle entre soi-même et le monde, entre soi-même et autrui, et finalement entre soi et soi ». Le dispositif renvoie effectivement l'individu à une *manière d'être* au monde qui fait émerger une ontologie duale, liée à une construction identitaire perpétuelle de soi : il élabore une « stylisation » entendue comme une « opération générale par laquelle un individu ressaisit d'une façon partiellement intentionnelle son individualité, répète toutes sortes de modèles mais aussi les module, redirige,

infléchit des traits, dans le maintien et la transformation desquels cet individu s'atteste et se reconnaît activement, en s'exposant, en engageant son identité dans la façon même de le dégager » (Macé, 2011 : 166). Il repose sur le principe d'une construction dynamique de l'individuation, saisie dans une compréhension du moi tout en tensions, et qui interroge une relation de l'individu au monde, marquée par une interaction ambivalente entre dépossession et repossession de soi. Proposant ainsi différentes acceptions pour le terme de « dispositif », Hugues Peeters et Philippe Charlier (1999 : 19) soulignent en particulier l'idée d'une *vacillation flottante entre dehors et dedans* : « Les frontières entre intérieur et extérieur sont temporairement suspendues, ce qui ouvre à une articulation de ces deux mondes. Dans ces espaces, le registre de l'imaginaire peut se déployer pour représenter la réalité et lui donner du sens ». Aussi le dispositif constitue-t-il le « concept par excellence de l'entre-deux » (*ibid.* : 21), étant entendu que celui-ci « ne dissout pas les pôles, il les met en relation. Le dispositif désigne le lieu d'une dialectique qui demande à être traitée » (*ibid.* : 22). Le « dispositif » ne sera donc pas envisagé en termes de technologie normative d'exercice d'un pouvoir, de « technique de coercition des individus » (Foucault, 1975 : 154-155) mais comme « instrument de captation et de compréhension des processus de médiation et des situations [...] de communication » (Appel, Boulanger, Massou, 2010 : 10), dans une perspective centrée sur une forme d'interaction qui peut dévoiler du sujet une dimension identitaire.

Dans une approche opératoire, seront mis en relief deux degrés d'oscillation exposés dans la revue de la littérature consacrée à la pratique de dispositifs fictionnels, notamment romanesques et cinématographiques ; certes, les conditions de fonctionnement de ces dispositifs ainsi que l'accès qu'ils offrent à des univers fictifs ne sont pas semblables, mais c'est *la part constitutivement hétérogène à l'élaboration identitaire du sujet que révèle leur pratique* qui seront examinés. Dans une première partie, sera envisagée une expérience de vacillation identitaire relative, en faisant ressortir un processus d'« hallucination paradoxale » ; dans une deuxième, sera mise en relief une expérience oscillant entre dépossession et repossession autrement plus redoutable qui prend la forme d'une altération radicale, en venant bousculer les frontières liminaires de l'identité du sujet. Dans une troisième partie, on fera émerger les enjeux liés à ces expériences de vacillation identitaire dans une perspective ontologique, en montrant qu'elles peuvent avoir partie liée avec un processus d'autonomisation entendu comme fondamental au sujet conduit à se constituer perpétuellement à partir de situations d'hétéronomie.

Une expérience d'oscillation relative : le processus d'hallucination paradoxale

On mettra ici en lumière les enjeux liés à un premier degré d'oscillation identitaire exposé dans la revue de la littérature scientifique consacrée à des dispositifs fictionnels : sera envisagée une forme d'altération qui vient troubler le sujet en lui

permettant de réaliser un processus d'« hallucination paradoxale », par sa pratique d'un dispositif fictionnel. Émergera ainsi un premier degré de basculement du sujet entre dépossession et repossession de soi, marqué par sa relativité.

Sigmund Freud est le premier à établir un lien entre l'état de sommeil et la pratique d'un dispositif fictionnel, à savoir une œuvre littéraire. Dans une certaine mesure, son auteur devait transmettre au lecteur l'état de vertige dans lequel le plonge son « *ars poetica* » (Freud, 1933 : 10). Cette situation de flottement pourrait entraîner, pour Vincent Jouve (1992 : 80-81), une « situation de compromis entre veille et sommeil ». Aussi le lecteur serait-il susceptible de se projeter à travers l'univers fictionnel d'un roman par le biais d'un « moi fictionnel » qui participe à l'histoire relatée et, par conséquent, « assiste aux événements imaginaires » (Pavel, 1988 : 109-110). L'on serait de la sorte renvoyé à un dispositif qui « se sert de la simulation d'événements intramondains comme vecteur d'immersion », plaçant le récepteur en situation d'« observateur » (Schaeffer, 1999 : 249-251). Dans cette mesure, le sujet serait projeté dans un monde fictionnel à la faveur d'un type d'imagination que Kendall Walton (1990 : 29) appelle « *imagining de se* », telle une « représentation imaginaire de soi-même en train de faire ou d'expérimenter quelque chose »¹. Aussi les lecteurs deviendraient-ils alternativement des « accessoires » (« *props* »), des objets de leur propre imagination : ces constructions réflexives leur proposeraient de participer à la fiction en « génér[a]nt des vérités fictionnelles à leur propre sujet² » (*ibid.* : 173).

Dans l'article « Le film de fiction et son spectateur », Christian Metz (1975) rapproche l'état de sommeil d'un flottement de l'attention que subit le sujet immergé dans la salle obscure, à travers l'émergence d'une expérience de vacillation de ses frontières identitaires. Le dispositif filmique le conduit effectivement à « confondre des niveaux de réalité distincts » au cours d'instant de déprise « par un léger flottement temporaire dans le jeu de l'épreuve de réalité en tant que fiction du moi » (*ibid.* : 110). Aussi le récepteur est-il susceptible de faire l'expérience de courts moments d'endormissement et de déconnexion vis-à-vis de la réalité pouvant occasionner un « abaissement relatif de [s]a vigilance » (*ibid.* : 130), par une anesthésie partielle de ses capacités de réflexion ; le dispositif cinématographique est en effet conçu pour favoriser cette projection du spectateur dans l'image, qui est installé dans une position favorisant un phénomène d'amoindrissement temporaire de ses capacités critiques. L'individu est alors susceptible de surinvestir la perception offerte par la pratique du dispositif cinématographique « jusqu'à en faire l'amorce d'une *hallucination paradoxale* », à travers de « courts instants de basculement mental [...]

¹ « *Imagining from the inside is one variety of what I will call "imagining de se", a form of self-imagining characteristically described as imagining doing or experiencing something* ». Notre traduction : « Imaginer de l'intérieur est l'une des possibilités de ce que j'appellerai "imaginer de se", une forme d'auto-imagination qui consiste de manière spécifique à imaginer accomplir ou expérimenter quelque chose ».

² « *They generate fictional truths about themselves* ».

qui lui font faire un pas en direction de l'illusion vraie, le rapprochant d'un type *fort* (ou plus fort) de croyance à la diégèse » (*ibid.* : 109). Cependant l'hallucination n'est qu'amorcée et, en cela, elle n'est que « paradoxale » : certes, le sujet est susceptible de se laisser aller à la « rêverie » à travers un « début de régrédience », mais celui-ci ne saurait être confondu avec une forme d'« hallucination véritable » (*ibid.* : 110). À la différence d'une situation onirique ou pleinement hallucinatoire qui correspondrait à une forme de dépossession totale, les impulsions sensibles provoquées par la posture spectatorielle sont effectivement de l'ordre de perceptions externes, et non d'impulsions internes : cette opposition renvoie précisément à la distinction entre représentations mentales et impressions (sensibles) qu'opère l'épreuve de réalité ou entre la représentation, qui est de l'ordre d'une évocation de l'imagination, et la perception, « qu'elle soit interne ou externe » (Green, 1993 : 267). Par conséquent, l'hallucination n'est qu'amorcée, elle ne parvient pas à son terme et demeure en cela paradoxale, puisque la posture spectatorielle n'est pas de l'ordre du rêve, mais du « rêve éveillé » (Metz, 1975 : 129). Dans cette perspective, l'immersion du sujet dans l'univers fictionnel déployé par le dispositif ne serait pas totale, parce que les impulsions emprunteraient une « voie progrédiente » en provenant de l'extérieur et non de l'intérieur de l'appareil psychique, pour atteindre précisément l'intérieur de l'appareil mental ; aussi si le sujet a le « sentiment de "se réveiller" [...] c'est qu'il était furtivement engagé dans l'état de sommeil et de rêve » (*ibid.* : 109).

Ce processus de projection flottante s'opèrerait de manière temporaire, consciente et limitée. Pour Jean-Marie Schaeffer (1999 : 175-176), l'immersion dans un univers fictionnel constitue effectivement une expérience ludique qui entraîne, à travers un cadre communicationnel particulier et momentané, une suspension de la réalité extérieure : « La fiction naît comme espace de jeu, c'est-à-dire qu'elle naît dans cette portion très particulière de la réalité où les règles de la réalité sont suspendues ». Cet espace permettrait à « l'autostimulation imaginative » de se développer ; « sans pour autant contaminer les mécanismes de régulation épistémiques [...] qui commandent les interactions "basiques" avec la réalité » (*ibid.*) : une telle pratique s'accompagnerait de la conscience de l'illusion référentielle propre à la fiction. Dans cette mesure, le récepteur ferait l'expérience d'une sensation qui tiendrait de la « *mimicry* » dans la typologie des ordres de jeux proposée par Roger Caillois (1958 : 47), à la faveur de l'endossement *intentionnel* d'un rôle mimétique : la « *mimicry* » consiste à « devenir soi-même un personnage illusoire et à se conduire en conséquence », dans le cadre d'une situation spatio-temporelle ponctuelle, réglée et régulée qui conduit le sujet « à croire, à se faire croire, ou à faire croire aux autres qu'il est un autre que lui-même. Il oublie, déguise, dépouille passagèrement sa personnalité pour en feindre une autre » (*ibid.* : 61-62). La posture mise en jeu consisterait donc en une « illusion » représentée dans un espace-temps bien délimité, qui ne parviendrait pas à prendre la place de la réalité, à la contaminer (Baudrillard, 1981). Une forme de résistance ou d'empêchement ferait obstacle à un processus de régrédience permettant ainsi au sujet de ne pas sombrer dans une situation d'évanouissement de ses repères.

La revue de la littérature scientifique consacrée à la pratique de dispositifs fictionnels a mis en exergue un premier degré d'altération identitaire marqué par une forme d'« oscillation » qui conduit le sujet à faire l'expérience d'un processus d'« hallucination paradoxale », caractérisé par sa relativité. Ce premier degré d'altération renverrait à la rencontre du sujet avec une simple « inquiétante étrangeté », favorisant l'expérience de moments de battements entre déprise et reprise de soi, entre progrédience et régrédience. Un tel processus induit par la pratique de dispositifs fictionnels serait marqué par une dualité mettant en jeu une tension relative, caractérisée par des moments alternatifs entre dessaisissement et ressaisissement de soi. Ainsi s'opèrerait un processus d'« hallucination paradoxale » qui endormirait partiellement les facultés critiques du sujet placé dans une situation temporaire de vacillement identitaire où, à terme, il reprendrait littéralement ses *esprits* dans une forme de « rêverie » qui ne saurait être assimilée ni à un état de veille, ni à un état de sommeil. Dans la suite de notre propos, émergera un second degré d'oscillation mis en relief par la revue de la littérature critique consacrée à l'étude de dispositifs fictionnels ; ce second degré de vacillation serait nettement plus radical, dans la mesure où il tend à faire basculer les frontières liminaires de l'identité du sujet.

Une expérience d'oscillation radicale : le processus d'hallucination négative

L'expérience d'un dispositif fictionnel est susceptible d'entraîner un phénomène de vertige s'il est dénué d'un « "frein", qui empêche les stimulations imaginatives de contaminer les représentations cognitives contrôlant nos interactions directes avec la réalité » (Schaeffer, 1999 : 175). Ce phénomène de *ravissement* qui met en question les limites entre réalité et fiction ne saurait être compris dans les termes de l'« inquiétante étrangeté » qui viendrait culbuter légèrement le processus de la réception en le contrariant, en le bousculant à peine. La pratique d'un dispositif profondément altérant soulèverait une rencontre avec une forme d'hétérogénéité de l'ordre de l'extrême, à travers un bouleversement qui s'opère dans le renversement d'une confrontation particulièrement malaisée. Elle ferait chavirer les frontières de l'identité du sujet, subissant une chute brutale et frontale dans un territoire profondément déstabilisant. Le récepteur entrerait effectivement en collision avec l'abîme d'une expérience qui tiendrait d'un phénomène d'altération radicale, ébranlant catégoriquement les frontières liminaires de son identité : ce second degré d'oscillation identitaire serait marqué par sa bipolarité extrême et tyrannique, à la faveur d'un double mouvement de dépossession et de repossession de soi, qui se caractériserait par le tiraillement écartelant qu'elle susciterait.

De la sorte, sera mis en lumière un second degré d'oscillation exposé dans la revue de la littérature consacrée à des dispositifs fictionnels, qui interroge les frontières de l'identité du sujet à travers une rupture de la lisière entre moi et non-moi, entre

l'autre et moi, entre dedans et dehors, entre fiction et réalité. Les limites identitaires du récepteur seraient radicalement mises à l'épreuve dans le cadre d'une seconde expérience d'aliénation où défailirait la consistance de son identité soumise à une chute dans un espace profondément perturbant. Dans cette mesure, on fera émerger un processus d'« hallucination négative » qui met en tension des moments de battements pendulaires entre dessaisissement et ressaisissement de soi.

Se perdre

Jean-Marie Schaeffer (*ibid.* : 52) soulève la part de danger relative à certaines expériences d'univers fictionnels, en ce qu'elles « font courir le risque de retomber dans une attitude "prélogique" », dans un processus d'« aliénation de notre identité rationnelle ». Il souligne le rôle tout-puissant des mécanismes de projection qui, s'ils nous (dé)prennent trop pleinement, nous introduisent dans une forme d'« immersion totale » (*ibid.* : 60). Aussi le sujet pourrait-il être pris, dépris de lui-même par une altérité qui viendrait se *réfléchir en lui*, dans un phénomène de permutation en miroir. À travers une forme de « relation spéculaire » entre l'œuvre et le lecteur, « je (lecteur, auteur) me précipite dans le personnage comme l'animal sur le bout de "chiffon" ressemblant qu'on lui tend », explique Daniel Bounoux (1991 : 192) pour décrire le processus qui saisit et dessaisit le lecteur confronté à un personnage de fiction littéraire apte à le dissocier de lui-même. Dans cette perspective, « notre relation au personnage serait de trans- : objet de transition et de transfert, quasi-objet de la possession et de la transe » (*ibid.*). Aussi ces moments de dépossession, au cours desquels le sujet s'évanouirait irrésistiblement, font-ils côtoyer l'instance du « lisant » telle la « part du lecteur victime de l'illusion romanesque » et celle du « lu » (Jouve, 1992 : 32)³. Il serait conduit à développer des « re-présentations » articulées autour d'une « valeur régressive » qui, renvoyant à un principe de « régression à un état antérieur » (Glaudes, 2000 : V), se déploieraient de manière autonome : « Les représentations imaginaires spontanées sont indépendantes de notre volonté [...]. Parfois [...], il semble que nous n'ayons pas même de pouvoir, de contrôle disponible vis-à-vis de ce que nous imaginons⁴ » (Walton, 1990 : 14-16). Béatrice Bloch (2010 : 341) soulève en ces termes la puissance du phénomène d'immersion dans un texte de fiction romanesque, où l'imaginaire détient une fonction essentielle : « Il nous faut imaginer que le lecteur dissocie son être réel, son "ipséité", de son existence en tant que psycho-somesthésie purement artefactuelle, tandis qu'il endosse un rôle

³ Par une tripartition des « régimes de croyance », V. Jouve (1992 : 82) met en exergue l'instance du « lisant » entre la posture du « lectant », lecteur doué d'expertise qui « appréhende le personnage comme un instrument entrant dans un double projet narratif et sémantique » et la posture du « lu », pour lequel la représentation littéraire se fait *régression*, qui « appréhende le personnage comme un prétexte lui permettant de vivre par procuration certaines situations fantasmatiques ».

⁴ « *Spontaneous imaginings have a life of their own [...]. Sometimes [...], we seem not to have even potential, unexercised control over what we imagine* ».

pendant la lecture ». Le corps du lecteur serait capable d'habiter un espace-temps différent, à la faveur d'une « capacité auto-noétique qui permet de promener son moi et de se synthétiser comme persistant dans le temps » (*ibid.* : 341). Dans une perspective neuroesthétique, Pierre-Louis Patoine (2015 : 37) utilise le concept de « genre corporel » issu des études cinématographiques pour mettre en exergue le principe d'un tel « corps entre-deux » qui relève d'une simulation au niveau neuronal et qui peut se faire le lieu d'une expérience de décentrement : ce corps entre-deux constitue « le site privilégié de l'expérience empathique du texte littéraire, comme une forme corporelle prosthétique faisant interface entre le sémiotique et le somatique ». La lecture empathique consisterait en une « sortie hors de soi », dans un phénomène de décentrement qui conduit le sujet à « faire l'expérience de différents "points de sentir" » (*ibid.* : 84). L'empathie, complexe, consisterait en la « *simulation de la situation émotionnelle de l'autre* » fondée sur la « *perception d'indices émotionnels* » (De Vignemont, 2008 : non paginé). Viscéral, ce phénomène d'empathie saisirait le sujet dans une dimension éminemment somesthésique, son « corps vécu » étant pleinement mobilisé à un niveau affectif (Larrivé, 2015 : non paginé). Dans cette mesure, la fiction littéraire pourrait-elle être comprise « comme une véritable technique de simulation : simulation d'une parole et d'une pensée étrangère, donc d'un esprit et d'un corps parlant, pensant et ressentant » (Patoine, 2015 : 199) ?

Le sujet serait donc soumis à l'expérience d'une extase dans sa pratique de dispositifs fictionnels tenant de la « *paidia* » plutôt que du « *ludus* » : le pôle de la *paidia* renvoie effectivement à un « principe commun de divertissement, de turbulence, d'improvisation libre et d'épanouissement insouciant, par où se manifeste une certaine fantaisie incontrôlée » (Caillois, 1958 : 48). Dans cette perspective, il ferait l'expérience de l'« *ilinx* » qui aurait pour fondement « la poursuite du vertige », à travers « une tentative de détruire pour un instant la stabilité de la perception et d'infliger à la conscience lucide une sorte de panique voluptueuse » (*ibid.*). Ils donneraient l'accès « à une sorte de spasme, de transe ou d'étourdissement qui anéantit la réalité dans une souveraine brusquerie » (*ibid.* : 67-74). *Mimicry* et *ilinx* pourraient s'associer dans le cadre de ce processus de dépersonnalisation malaisé qu'expérimente le récepteur, soumis à une forme de fascination subjuguée dans ces moments particulièrement vertigineux :

« Une situation fatale est créée par le fait que le simulacre, par lui-même, est générateur de vertige et de dédoublement, source de panique. Feindre d'être un autre aliène et transporte [...]. Elle provoque de tels accès, elle atteint de tels paroxysmes que le monde réel se trouve passagèrement anéanti dans la conscience hallucinée du possédé » (*ibid.* : 111).

Cette pratique ouvrirait à une expérience de déterritorialisation où évoluerait le sujet, tel un pur électron libre projeté dans un espace aux limites fondamentalement poreuses et instables, tel un « quatrième espace » qui ne correspondrait pas à l'espace externe, ni à l'espace interne, ni à l'espace d'un entre-deux. Il s'agirait d'un territoire dans lequel le sujet serait conduit à déambuler, sans repères : « Non délimité et non délimitable, mais plutôt dehors [...] ». Point de pesanteur : les objets

s'y déplacent sans effort. Point non plus de perspective : le proche et le lointain s'y confondent » (Racamier, 2000 : 824-825). Dépourvu de limites originaires comme de fin(s), purement chaotique, ce territoire essentiellement mouvant « se déprend des pesanteurs (salutaires) de la réalité et des freinages (salutaires) de l'attraction psychique » (*ibid.* : 826). Ayant perdu toute consistance solide relativement aux frontières de son identité, fasciné, le sujet se laisserait entraîner dans ce quatrième espace « indéfini ; indéfinissable ; éminemment propice aux circulations interpersonnelles » (*ibid.* : 828). Une telle expérience de dispositifs fictionnels fait advenir le principe d'une contamination du réel par l'irréel par un phénomène d'« immixtion », de « présence virale » de la simulation qui ne laisserait pas intact le principe de réalité (Baudrillard, 1981 : 53). Une forme de dépersonnalisation radicale guetterait alors le sujet fréquentant de manière « lisse » un espace « deterritorialisé », qui se caractérise par un aspect essentiellement vectoriel où « les points sont subordonnés au trajet » (Deleuze, Guattari, 1980 : 597), et *atopique*, dans une forme de « distribution très spéciale, sans partage, dans un espace sans frontières ni clôture » qui se caractérise par son aspect « ouvert, indéfini, non communiquant » (*ibid.* : 472). Le sujet s'égarerait dans un espace régressif aux frontières poreuses, qui le conduirait à subir une forme de désorientation tenant de l'illimité.

L'expérience de tels dispositifs fictionnels occasionnerait la possibilité d'un processus de dépersonnalisation du sujet qui se laisserait déborder, (dé)posséder de lui-même, sortir de ses gonds. Il pourrait de la sorte être conduit à connaître des moments de dépersonnalisation, des moments de déconnexion vis-à-vis du monde extérieur qui le comprendraient de lui-même.

Se regarder

André Green met en exergue un phénomène de permutation qui saisit le sujet dans son rapport à la scène du spectacle : dans un premier retournement, le regard du spectateur est renvoyé à lui-même, ce qui lui permet de prendre la « mesure de l'altérité fondamentale ». Mais un deuxième retournement s'enchaîne au premier qui permet au sujet d'entrer en relation avec le spectacle, au moyen d'un troisième regard – *l'œil en trop* – « du point où le spectateur est lui-même regardé par son objet » (Green, 1969 : 13-14). Ainsi vient se constituer l'« hallucination négative », dans la mesure où le sujet « voit tous les éléments du décor qui l'environne, hormis la propre image de sa personne » ; l'« opposition du théâtre et du monde » devient l'« opposition dont le spectateur est le théâtre » (*ibid.* : 15-16). Dans cette mesure, « c'est maintenant le texte qui le regarde – aux deux sens du terme –, puisque, ce qu'il voit de cette seconde vue, c'est en lui qu'il le voit, non dans le texte » (Green, 1992 : 26). Aussi la scène du spectacle vient-elle se constituer en miroir du récepteur *devenu surface de projection de la scène elle-même* : « Montre-moi », dirait le lecteur, au moment où il rencontrerait cet appel de l'écrivain : « Regarde-toi » (*ibid.* : 26-28). S'opèrerait de la sorte une négation provisoire du lecteur qui *habité, hanté* par le personnage ferait l'expérience d'un

dispositif simulant des actes mentaux, qui le place dans une situation d'« intériorité subjective » (Schaeffer, 1999 : 245). À partir de la lecture particulièrement déroutante du soliloque de Benjy dans le roman *Le Bruit et la fureur* de William Faulkner, François Richard (2009) met en exergue un processus d'« hallucination négative » marqué par son ambivalence, via la lecture d'un texte littéraire. Celle-ci se caractériserait par son aspect *extatique* : le sujet serait soumis à un processus de dépersonnalisation qui l'altère et l'oblige à s'extraire de soi, à la faveur de son incursion dans les méandres idéels d'un « semblable néanmoins différent ». Conduit à prendre en marche une pensée *en train de se faire*, marquée par son aspect inchoatif et opaque qui fait coïncidence avec son propre for intérieur quoiqu'elle lui soit différente, il est conduit à faire l'expérience d'une lecture hallucinatoire qui le met en présence d'une altérité en pleine errance, en pleine déshérence qui lui ressemble car elle comprend une part qui lui est *opaquement* constitutive. Aussi le personnage peut-il apparaître comme un « objet transnarcissique » qui le dépossède de lui-même, dans un phénomène d'extase : il serait littéralement *concerné* par ce qu'il découvre en l'autre entendu comme un « semblable néanmoins différent ».

À partir du mythe de la Gorgone, Jean Clair (1988) souligne le risque que représente le regard comme *ravissement* par le *ravissement*, dans une forme de retour en arrière qui tient d'une *médusation* : cette idée renvoie à un phénomène de subjugation fascinée reposant sur un principe de « scopophilie » du sujet qui déborde de soi, qui *s'excède hors de ses gonds*, pétrifié par le retournement de son regard dans un mouvement de désintrication qui s'accompagnerait immanquablement d'un éclat – qui serait aussi éclatement : « Celui qui regarde en arrière n'y découvre pas ce qu'il désire ou ce qu'il cherche : il s'y laisse surprendre par ce qui l'attendait depuis toujours, et cette surprise est de l'ordre de l'épouvante. C'est la tête de Gorgô » (*ibid.* : 154). Via la pratique oscillante de dispositifs fictionnels évoqués ici, les éléments du cadre régissant le monde fictif déployé sembleraient contaminer fortement le « hors-cadre », le monde réel. Marcel Proust (1905 : 38) relate dans cette mesure le sentiment de frustration éprouvé à la fermeture du livre amenant un phénomène d'irruption, brutale, d'un « point » comme un pont de traverse qui suscite l'expérience d'une hétérogénéité radicale⁵. Le récepteur serait soumis au dépassement de la seule expérience d'une absorption rêveuse et méditative, le texte semblant alors ouvrir à l'*invisible* : « Quiconque est fasciné, on peut dire de lui qu'il n'aperçoit aucun objet réel, aucune figure réelle, car ce qu'il voit n'appartient pas au monde de la réalité, mais au milieu indéterminé de la fascination » (Blanchot, 1955 : 29). Dans une dialectique entre contact et distance, l'expérience hypnotisante engendrée par de tels dispositifs garde le lecteur en retrait de ce point, tenant d'un espace ouvrant à l'aveuglement de soi-même :

⁵ « Alors, afin de donner aux tumultes depuis trop longtemps déchaînés en moi pour pouvoir se calmer ainsi d'autres mouvements à diriger, je me levais, je me mettais à marcher le long de mon lit, les yeux encore fixés à quelque point qu'on aurait vainement cherché dans la chambre ou dehors, car il n'était situé qu'à une distance d'âme, une de ces distances qui ne se mesurent pas par mètres et par lieues, comme les autres, et qu'il est d'ailleurs impossible de confondre avec elles quand on regarde les yeux "lointains" de ceux qui pensent "à autre chose" ».

« La fascination, écrit Maurice Blanchot, est fondamentalement liée à la présence neutre, impersonnelle, le On indéterminé, l'immense Quelqu'un sans figure. Elle est la relation que le regard entretient, relation elle-même neutre et impersonnelle, avec la profondeur sans regard et sans contour, l'absence qu'on voit parce qu'aveuglante » (*ibid.* : 30).

Le processus d'« hallucination négative » soumettrait le sujet à un phénomène de dépersonnalisation qui le déposséderait de lui-même. Ce processus se distinguerait de la simple « rêverie » inhérente au processus d'« hallucination paradoxale » : par l'élaboration de ce processus, le sujet est dépossédé de lui-même à la faveur d'un phénomène de dépersonnalisation extatique, qui le contraint à se laisser coloniser par un autre semblable : il se prendrait pour objet de son propre regard, le dispositif fictionnel en jeu semblant constituer un « objet transnarcissique » (Green, 1992). Ainsi, il serait conduit à faire l'expérience de sa *propre*, ou de son *impropre* complexité. Tout se passe comme si le sujet devenait lui-même une surface de projection dans une opération de brouillage des limites de son identité, tandis qu'il devient un « regardant regardé », opération qui le conduirait à ne plus distinguer précisément *dedans* et *dehors* : Pascal Quignard (1976 : 111-112) soulève de la sorte l'émergence de cette autoréflexivité du lecteur lui-même devenu objet du spectacle qu'il lit : « Dans la trêve obscure et amère du livre il découvrit l'expérience de chacun immergée sans baptême en spectacle, en démonie visible ». Dans cette perspective, on peut parler d'*espace réversible* du dispositif fictionnel dans une troublante réversibilité de l'œuvre qui fait osciller les limites entre réalité et fiction, à travers une forme de bilatéralité « de la veille et du rêve, du réel et de l'imaginaire, de la sagesse et de la folie » (Genette, 1966 : 18). On en arrive à l'aspect essentiellement ambivalent qui caractérise le processus de cette expérience d'altérité radicale : celle-ci ordonnerait effectivement un phénomène de repossession du lecteur qui reviendrait à lui, qui reprendrait littéralement ses esprits.

Se mettre à distance de soi-même

Ce second degré d'altération identitaire serait caractérisé par son ambivalence, dans un double mouvement entre dessaisissement et ressaisissement de soi. À la faveur de ce processus d'« hallucination négative » le récepteur est effectivement conduit à une pratique de dispositifs fictionnels caractérisée par sa bipolarité, entre deux forces d'entraînement contraires. Un deuxième retournement, un mouvement de resubjection s'élabore dans sa rencontre avec la représentation de l'« hallucinatoire négatif » (Richard, 2009) entendue comme « absence de représentation » : s'opère effectivement un mouvement de ressaisissement du sujet conduit à objectiver une part opaque, une absence qu'il reconnaît en lui-même. Par le biais de ce processus d'objectivation de points d'obscurité qui lui sont essentiels, le sujet fait l'expérience d'un nouveau renversement l'invitant à une « rencontre » avec une hétérogénéité en l'autre, et en lui-même ; rencontre qui, dans une situation d'extase purement hallucinatoire, ne saurait effectivement se réaliser puisqu'il demeurerait dans un rapport d'altérité radicale au dispositif.

Récapitulons les différents moments du processus d'« hallucination négative » : par un processus de désubjection, le récepteur est conduit à se déprendre de lui-même, à travers un phénomène d'extase quasi-hallucinoire. D'une certaine façon, c'est le récepteur qui devient le théâtre de et pour cette expérience, regardé par son propre regard, en seconde vue. Il est ainsi proprement *concerné* par ce qu'il lit, conduit à s'appréhender lui-même dans un rapport d'altérité radicale, puisqu'il se représente en lui-même cette absence de représentations, ce « point aveugle » : au moment où il se voit semblable et différent s'effectue ce nouveau phénomène de permutation, puisqu'il est susceptible de prendre pour objet ce qu'il découvre, dévoile en lui-même.

La revue de la littérature scientifique consacrée à l'analyse de dispositifs fictionnels fait émerger un second degré d'oscillation identitaire articulé autour d'un double mouvement de battements ondulatoires entre dépossession et repossession de soi. À la faveur de ce processus d'« hallucination négative », le sujet verrait vaciller les frontières liminaires de son identité dans un phénomène de dessaisissement et de ressaisissement au cours duquel il serait conduit à se représenter en lui-même une part d'opacité, un point aveugle, une absence de représentations ; il serait momentanément envahi par un autre, par un hôte qui le *concernerait* et le *regarderait* en lui donnant l'occasion de faire l'expérience de ses frontières liminaires. Aussi serait-il soumis à un processus de déprise, *décroché* de soi (Lavocat, 2016 : 175) par sa pratique de dispositifs fictionnels en faisant l'expérience des confins de son identité, mais également de reprise de soi, qui passerait nécessairement par ce moment de négation de et à soi-même.

Dans la suite de notre propos, l'interrogation portera sur ce processus dual de dépossession et de repossession de soi, dans une perspective ontologique. On émettra l'hypothèse suivant laquelle l'oscillation identitaire dont le sujet fait l'expérience dans sa pratique de dispositifs fictionnels ferait écho à un processus ontologique d'*autonomisation* : ce double mouvement de vacillation serait en lien avec l'idée d'une construction identitaire dynamique, qui consisterait pour le sujet à constituer perpétuellement son propre discours à travers une forme d'hétéronomisation qui s'autonomise sans cesse. Il s'agirait de concevoir l'expérience fondamentale du sujet avec lui-même dans un écartèlement entre un phénomène de confusion ou d'indifférenciation et un phénomène de séparation ou de différenciation, entrant en jeu dans une forme d'identification narrative perpétuelle à autrui.

Une expérience d'oscillation identitaire fondamentale

Dans la perspective de saisir les enjeux relatifs à l'ontologie du sujet, sera d'abord émise l'hypothèse suivant laquelle le processus d'oscillation identitaire exposé précédemment relève d'une expérience fondamentale du sujet : ce double mouvement de dépossession et de repossession de soi tiendrait d'une expérience autoréflexive, renvoyant à un processus d'autonomisation entendu comme vacillation perpétuelle et dynamique du sujet. On se demandera si cette

expérience d'oscillation pourrait être mise en relation avec un phénomène originaire d'intrication et de désintrication du sujet avec lui-même ; puis on poserait le principe d'une ontologie du sujet comprise dans un processus d'autonomisation, à travers une forme d'élaboration de soi-même qui s'opère à la faveur de mouvements de différenciation et d'indifférenciation perpétuels.

Une expérience d'oscillation originaire ?

On pourrait penser que cette expérience d'oscillation permise par la pratique de dispositifs fictionnels renverrait à un processus littéralement nostalgique tout se passant comme si le sujet, dans le cadre de ces épreuves de dépersonnalisation, revivait un moment d'intrication et de désintrication qu'il aurait déjà vécu. Placé dans une situation de vacillation entre deux pôles contraires, il serait ainsi conduit à revivre l'expérience d'une épreuve originaire.

Pour Julia Kristeva (1980), cette dualité entre deux pôles extrêmes, renvoyant à deux sentiments absolument antagonistes, entretiendrait un rapport étroit avec le conflit que le sujet aurait vécu jadis dans la relation duelle qu'il entretiendrait avec la figure maternelle. Ce phénomène, nécessairement brutal, serait à la mesure de ce « démarquage violent et maladroit » vis-à-vis d'un « pouvoir aussi sécurisant qu'étouffant » (*ibid.* : 20). Le sujet serait donc placé dans une situation de nostalgie ambivalente entre deux bords radicalement opposés, ses limites oscillant dans une remise en question de sa propre identité, qui introduisent dans leur incertitude la difficulté déjà connue d'une délimitation originaire entre dedans et dehors. Aussi les difficultés inhérentes à un processus de différenciation seraient-elles soulevées par cette expérience qui conduit le sujet à faire l'épreuve de ses propres fondements identitaires, de son *territoire (im)propre*, en lui faisant revivre ce processus marqué par son ambiguïté. Dans cette expérience, il mettrait à l'épreuve ses limites identitaires, en revivant ce moment originaire et fondamental au cours duquel il ne se serait pas encore constitué comme sujet. Il ferait ainsi l'expérience de la « sublimation la plus fragile et la plus archaïque » (*ibid.*) en revenant à un état originaire qui relèverait d'une forme de confusion, de la difficulté d'une différenciation. Le choc suscité par la pratique de dispositifs fictionnels conduisant à des expériences d'altération serait à la mesure de la violence de la séparation constitutive, renvoyant à une « sorte de *crise narcissique* » (*ibid.* : 22) : le sujet serait invité à faire l'épreuve régressive de territoires instables et poreux, qui pourrait être renvoyée à un processus originaire où les limites de soi ne se seraient pas encore posées comme telles : « Face à l'étranger que je refuse et auquel je m'identifie à la fois, je perds mes limites, je n'ai plus de contenant, les souvenirs des expériences où on m'avait laissé tomber me submergent, je perds contenance. Je me sens "perdue", "vague", "brumeuse" » (Kristeva, 1988 : 276). Le sujet se trouverait projeté *aux confins de son identité* à travers une situation conflictuelle entre le *propre* et l'*impropre*, caractérisée par son aspect incertain, ballotant, non déterminé. Son identité relèverait ainsi d'une temporaire négativité de soi qui néanmoins ne serait pas appréhendée en termes d'absolu, dans la mesure où

elle renverrait à l'acception du négatif entendu que celui-ci n'est pourtant pas que négatif car il renvoie à « "l'ayant été n'étant plus", à moins de supposer qu'il ne se réfère à un "n'étant jamais parvenu à l'existence" » (Green, 1993 : 33).

Par sa pratique de tels dispositifs fictionnels aliénants, le sujet revivrait ce moment au cours duquel ne se serait pas encore opérée cette différenciation de ses propres limites. Cette expérience se révélerait particulièrement angoissante pour le sujet à nouveau soumis à cette instabilité refoulée, à cette guerre conflictuelle entre lui et l'autre qui ébranlerait tous ses repères en matière de temporalité et de spatialité ; elle se caractériserait par son aspect extrêmement évanouissant, où le sujet serait effectivement confronté à un oubli du « point de départ » : il accéderait effectivement à un « univers second, décalé de celui où "je" suis : délectation et perte » (Kristeva, 1980 : 19). Ce vertige saisissant correspondrait à un phénomène de projection du sujet dans un « moment » déjà vécu où la construction identitaire de soi ne se serait pas amorcée. Il serait ainsi invité à reconnaître ce « narcissisme primaire » caractérisé par son aspect fuyant, instable et précaire, dénué de consistance et de stabilité, où le moi était défini comme « incertain, fragile, menacé, tout autant soumis que son non-objet à l'ambivalence spatiale (incertitude dedans/dehors) » (*ibid.* : 77). Cette déambulation inconstante, qui ébranle les limites de son identité, placerait le Moi dans une situation profondément malaisée, quand (où) il serait soumis à une « nostalgie » (au sens étymologique, comprise au sens d'un « retour ») (Quignard, 2002) fondamentale, qu'il prendrait le risque de *reconnaître* dans l'émergence d'une forme à la fois familière et lointaine. Cet espace se situerait « à cette limite du refoulement originaire », dans des « territoires instables où un "je" n'arrête pas de s'égarer » (Kristeva, 1980 : 18), où « je » revient à un intervalle, à un entre-deux vacillant et délié.

Dans le cadre de cette expérience caractérisée par la dangerosité de la tension qu'elle opère, le sujet en arrive à revivre un processus qu'il aurait déjà connu, à travers l'ambivalence de moments d'indifférenciation et de différenciation de soi – et de soi vis-à-vis de l'autre ; un processus régressif, marqué par une dualité profondément malaisée.

Néanmoins, cette tension entre indifférenciation et différenciation du moi – et de l'autre vis-à-vis de moi – ne constitue-t-elle que le *symptôme* d'un refoulement relevant de ce processus originaire, archaïque, où la constitution identitaire du sujet ne se serait pas encore amorcée comme telle, ou ferait-elle écho à un processus d'*autonomisation* du sujet qui se constituerait perpétuellement dans l'ambivalence de moments de *dépossession* et de *repossession* de soi ?

La représentation d'un sujet qui s'autonomise

Par la pratique de tels dispositifs fictionnels qui le confrontent à une tension entre dessaisissement et ressaisissement de soi, le sujet serait conduit à faire l'expérience d'une oscillation identitaire qui semblerait avoir partie liée avec un processus de

subjectivation. On avait d'abord évoqué l'idée que le sujet revivrait ce moment où il ne s'était pas encore constitué comme tel, au cours duquel les frontières de son identité ne seraient pas encore établies. Pourtant sera défendue l'hypothèse selon laquelle cette expérience d'une vacillation ferait écho à un processus qu'il s'agirait d'appréhender en termes d'*autonomisation*, et non pas d'autonomie. Il ne saurait effectivement être question de concevoir l'élaboration du sujet à travers le principe d'une seule expérience originaire. Bien plutôt, ce processus de subjectivation entretiendrait un rapport étroit avec le principe d'une construction identitaire qui s'opère tout au long de l'existence, l'« individu » ne cessant de remettre en question sa propre individuation dans la répétition d'un processus de différenciation où il devrait s'appréhender dans un rapport autoreflexif d'altérité radicale vis-à-vis de lui-même. En ce sens, il s'agirait de concevoir le principe d'une perspective ontologique du sujet en termes de répétition, certes ; mais surtout à l'aune de *répétitions toujours dissemblables à elles-mêmes*. Ainsi le processus d'individuation de l'individu (si tant est qu'on puisse le nommer de la sorte) ne renverrait-il pas seulement à ce premier conflit avec soi-même, mais bien plutôt à l'idée d'une tension qui s'élaborerait dans la répétition d'une discontinuité toujours comprise dans un processus d'écart vis-à-vis d'elle-même ; c'est-à-dire dans une expérience d'oscillation fondamentale toujours hétérogène à sa propre hétérogénéité, dans la rupture incessante d'un mouvement caractérisé par sa continuité.

Dans *Le Cinéma ou l'homme imaginaire*, Edgar Morin (1956 : 93) devait concevoir « la plus banale "projection" sur autrui – le "je me mets à sa place" » telle une « identification de moi à lui qui facilite et appelle l'identification de lui à moi ». Ce processus de dépossession serait au fondement de l'expérience humaine, qui aurait rapport avec toute phase de dépersonnalisation :

« Le double rôde encore [...] avec les revenants du folklore, le corps astral spiritiste, les fantômes littéraires. Il s'éveille à chaque sommeil. Il surgit dans l'hallucination, où également nous les croyons extérieures, ces images qui sont en nous. Le double est bien plus qu'un fantôme des premiers âges. Il erre autour de nous, et s'impose au moindre relâchement, à la première terreur, à la suprême ferveur » (*ibid.* : 38).

Edgar Morin (1951 : 153) rapporte dans cette perspective ce « double » dont le sujet fait la rencontre à un « *ego alter*, que le vivant ressent en lui, à la fois extérieur et intérieur, tout le long de son existence ». Le processus de projection à travers une telle image serait effectivement essentiel au sujet, car elle tiendrait de l'« une des premières manifestations d'humanité » (Morin, 1956 : 35)⁶. Edgar Morin (*ibid.* : 33) procède de la sorte à un parallèle entre ce « double » et l'« image fondamentale de l'homme, antérieure à la conscience intime qu'il a de lui-même, reconnue dans le reflet ou l'ombre, projetée dans le rêve, l'hallucination comme dans la

⁶ E. Morin (*ibid.* : 34) remarque que l'émergence de ce double peut s'effectuer au cours de la vie endormie et éveillée : « Autre et supérieur, le double détient la force magique. Il se dissocie de l'homme qui dort pour aller vivre la vie littéralement sur-réelle des rêves. Chez l'homme éveillé, le double peut s'éloigner, accomplir meurtres et exploits. L'archaïque est littéralement doublé [...] tout au long de sa vie, pour être finalement laissé sur place, loque, cadavre, au moment de sa mort ».

représentation peinte ou sculptée, fétichisée et magnifiée dans les croyances en la survie, les cultes et les religions » : l'expérience d'une projection en ce « double archaïque » constituerait « l'expérience *originale et fondamentale qu'a l'homme de lui-même* », dans la mesure où il ne se connaîtrait que comme fondamentalement séparé, « que comme "autre", c'est-à-dire *projeté et aliéné* » (Morin, 1951 : 153).

Pour Donald W. Winnicott (1970 : 28-29), le sujet s'actualise effectivement tout au long de sa vie à travers ce qu'il appelle un processus d'« individuation », jalonné par l'appropriation-désappropriation d'« objets transitionnels » entrant en *je(u)* dans la construction identitaire de soi. Il serait ainsi conduit à faire l'expérience d'un processus de constitution identitaire entre dépossession et repossession par le biais de laquelle, au cours de son existence, il se désubjectiverait et se resubjectiverait à la faveur de la *compréhension* et de la *non-compréhension* de sujets qui lui sont extérieurs et intérieurs. Par la reviviscence sans cesse réactualisée de ces moments *oscillant entre discrétion et concrétion*, le sujet ne cesserait de faire l'expérience d'une hétérogénéité dissemblable d'elle-même : chaque nouvelle expérience de dépersonnalisation se positionnerait en rupture, dans une forme d'écart caractérisé par sa discontinuité, la répétition de cette tension duelle entre différenciation et indifférenciation devant être nécessairement envisagée par le prisme d'une *différenciation toujours différentielle à elle-même*.

Les dispositifs fictionnels permettant une expérience d'oscillation constitueraient, pour le sujet, l'occasion de vivre une expérience fondamentale de dépossession-repossession avec lui-même, lié à une construction identitaire de soi perpétuelle entrant dans un processus dynamique de « personnation » de soi. Le sujet revivrait ainsi, toujours différente, cette expérience d'une vacillation, d'un ébranlement, dans l'appréhension de « sujets-autres-que-moi » à la faveur d'un « espace intermédiaire » comme zone limite que Michel de M'Uzan (2005 : 18) nomme « *spectre d'identité* » : il s'agirait d'une sorte d'espace liminaire à travers lequel le « je, le Moi-Je se spécifie aléatoirement [...], et en fonction des déplacements de la libido narcissique, tout au long des franges de ce spectre, depuis un pôle interne occupé par la représentation du sujet lui-même jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre ». Existerait un « être basal des tout premiers temps de la vie » comme « soi-même archaïque », essentiel et fondamental, comme « entité synchrétique confuse » et chaotique, tel un « jumeau paraphrénique » qui ferait son apparition « lors d'expériences de dépersonnalisation » (*ibid.* : 20-21). Cette image du double *émargerait* effectivement au cours de ces moments de dépersonnalisation, permettant le soulèvement d'un « lieu paraphrénique » renvoyant à une identité archaïque et fondamentale (*ibid.* : 29-30)⁷, mais qui se répéterait, sous différentes formes, durant toute l'existence. Ce « soi-même et son double » entreraient dans

⁷ L'émergence de ce double surviendrait au cours de ces instants pendant lesquels la pleine attention ferait défaut, où défailirait la stabilité identitaire de soi : « Lorsque la conscience simplement vacille fugacement entre veille et sommeil, ou face au déploiement sans limite de certains paysages, mais aussi lors du "saisissement artistique", lorsque le sujet est confronté avec l'essence précise de lui-même » (*ibid.* : 29-30).

la problématique d'un « *programme général de création, de développement et de préservation* » (*ibid.* : 24). La pensée du « s. j. e. m. »⁸ définie par Michel de M'Uzan soulève précisément cet état permanent d'incertitude vis-à-vis de soi-même : *le sujet ne se situerait jamais dans une absolue similitude à son être* (M'Uzan, 1977 : 162-163). C'est-à-dire que la pratique oscillante du dispositif renverrait l'individu à sa vérité ontologique qui résiderait dans un irrémédiable décalage, qui convoquerait un irrévocable « désastre », comme non-présence à soi-même, relevant de ce qui n'« a pas de temps ni d'espace où il s'accomplisse » (Blanchot, 1980 : 8). La constitution du sujet caractérisée par son aspect *dés-astéré*, relèverait ainsi d'une sorte d'à-côté perpétuel, permanent : il se rapprocherait de l'« exote », c'est-à-dire de « celui [...] qui cherche à maintenir une distance de l'étrangeté tout en se délectant de la différence » (Baudrillard, Guillaume, 1994 : 87). Aussi serait-il compris dans cette oscillation entre extase et compréhension de l'écart. Tel un passant curieux, il prend le risque de « circuler dans le désir des autres, dans la relation aux autres » (*ibid.* : 92).

Le sujet ferait de la sorte l'expérience fondamentale d'un processus d'*autonomisation* qui lui permettrait, incessamment, de mettre en doute en la constituant sa propre subjectivation à partir de situations d'hétéronomie, « Je » subsumant toujours une part d'Autre qui s'autonomise :

« Il y a toujours la possibilité permanente et en permanence actualisable de regarder, objectiver, mettre à distance, détacher et finalement transformer le discours de l'Autre en discours de sujet [...]. Cette activité du sujet qui "travaille sur lui-même" rencontre comme son objet la foule des contenus (le discours de l'Autre) avec laquelle elle n'a jamais fini ; et, sans cet objet, elle n'est tout simplement pas » (Castoriadis, 1975 : 155).

De ce discours d'autrui telle une « pensée inconsciente et agissante » qui pourrait trouver un substrat dans *la voix d'un personnage*, Martine de Gaudemar (2011 : 191-192) écrit que « chacun de nous a une part inconnue qui vit en quelque sorte une existence autonome, produit des effets sur autrui, et donc indirectement sur soi ». Aussi cette « part inconnue » serait-elle liée à une « représentation partagée qui mène une vie à elle dans les esprits et les conversations, ce qu'on appelle la culture » (*ibid.* : 193). Le processus d'autonomisation du sujet serait ainsi à entendre comme *identification* narrative à autrui tel un processus qui ne saurait être conçu comme *solitaire*, mais qui se transforme en permanence à la faveur de formes d'altération renouvelées.

À la faveur de ce processus d'oscillation identitaire, le lecteur se saisit de lui-même en se dessaisissant : il se saisit comme fondamentalement dessaisi, séparé de lui-même, dans un processus de déprise et de reprise de soi qui lui donne l'occasion de revivre ces moments, profondément malaisés, où ne s'était pas encore amorcé un processus d'individuation constitutif. Néanmoins, le récepteur serait également

⁸ « S. j. e. m. » signifie « Si J'Étais Mort ». M. de M'Uzan décrit ainsi ces expériences momentanées de dépersonnalisation où le sujet se pose la question de ce que serait l'abîme absolu. Ces expériences seraient liées à son impossibilité d'accéder jamais « à une pleine identité », comme essentiellement séparés de lui-même, dans un rapport irrémédiablement et perpétuellement autres à soi.

conduit à faire l'expérience de sa propre subjectivation à travers un processus d'autonomisation caractérisé par sa permanente hétéronomie. Le sujet serait ainsi invité à s'appréhender dans un rapport fondamentalement hétérogène : c'est-à-dire que cette expérience ne lui permettrait pas uniquement de mettre à l'épreuve ses frontières identitaires dans un processus d'individuation qu'il aurait déjà connu, à la faveur d'une « nostalgie » marquée par une tension entre confusion et séparation, mais qu'il devrait s'appréhender perpétuellement dans un rapport autoréflexif d'altérité radicale, tel un *étrange étranger* (Blanchot, 1958 : 673-683)⁹.

Conclusion

En parcourant succinctement la revue de la littérature consacrée à des expériences d'altération dans des dispositifs fictionnels, on a déterminé un premier degré d'oscillation identitaire marqué par des moments de battements entre dépossession et repossession de soi, à la faveur d'un processus d'« hallucination paradoxale ». On a ensuite fait émerger un second degré de vacillation par le biais d'un processus d'« hallucination négative » au cours duquel le sujet, dans un double retournement, serait conduit à appréhender en lui-même une part d'opacité qui lui est constitutive. Ce second degré d'oscillation se caractériserait par une forme d'altération radicale, mettant à l'épreuve les frontières liminaires de son identité.

Puis on a mis au jour les enjeux ontologiques de ces expériences d'oscillation identitaire et montré qu'elles pouvaient faire écho à un processus de dépossession et de repossession fondamental : a ainsi été posé le principe d'une constitution identitaire du sujet fondée sur une forme d'autonomisation, à travers le principe d'une construction de soi qui se différencierait continûment d'elle-même. Cette subjectivation s'opèrerait en advenant toujours différente à elle-même, dans la répétition de la différenciation d'une différenciation ; autrement dit, dans un processus de jalonnement autoréflexif d'écart ou de rupture, émargeant de manière perpétuellement différentielle. C'est-à-dire que cette expérience d'oscillation identitaire constituerait la répétition d'un processus de différenciation, qui ne s'élaborerait néanmoins jamais à l'identique : elle relèverait de la *répétition de la différenciation d'une différenciation*.

Le sujet est « pleins du discours d'autrui », *via* lequel il cherche son chemin de traverse. S'il veut bien se risquer à un voyage exploratoire dans le labyrinthe du multiple, il construit son identité perpétuellement *en travaillant et en se laissant travailler* par d'autres territoires, d'autres mondes, d'autres modes d'être, qui constituent la possibilité de son (im)propre autonomisation.

⁹ Tel un *étrange étranger* à soi-même, le lecteur est conduit à faire l'expérience de l'étrangeté la plus radicale, la littérature présentant cette forme d'absence relevant d'une altérité impersonnelle dissolvant, dissipant toute identité.

Références

- Appel V., Boulanger H., Massou L., dirs, 2010, *Les Dispositifs d'information et de communication. Concept, usages, objets*, Bruxelles, De Boeck.
- Baudrillard J., 1981, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée.
- Baudrillard J., Guillaume M., 1994, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes et Cie.
- Berten A., 1999, « Dispositif, médiation, créativité : petite généalogie », *Hermès, La Revue*, 3, 25, pp. 31-47. Accès : https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HERM_025_0031.
- Blanchot M., 1955, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard.
- Blanchot M., 1958, « L'Étrange et l'étranger », *Nouvelle revue française*, 70, pp. 673-683.
- Blanchot M., 1980, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard.
- Bloch B., 2010, « La construction de l'émotion chez le lecteur », *Poétique*, 3, 163, pp. 339-248. Accès : <https://www.cairn.info/revue-poetique-2010-3-page-339.html>.
- Bougnoux D., 1991, « Le principe d'identification », pp. 187-195, in : Glaudes P., Reuter Y., dirs, *Personnages et histoire littéraire. Actes du colloque de Toulouse (16-18 mai 1990)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Caillois R., 1958, *Les Jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, Paris, Gallimard, 1967.
- Castoriadis C., 1975, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Clair J., 1988, « La vision de Méduse », pp. 143-163, in : Pontalis J.-B., dir., *Le Mal*, Paris, Gallimard.
- De Vignemont F., 2008, « Empathie miroir et empathie reconstructive », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 3, 133, pp. 337-345. Accès : <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2008-3-page-337.htm>.
- Deleuze G., Guattari F., 1980, *Capitalisme et schizophrénie*, t. I. *Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Freud S., 1933, *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. de l'allemand par M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, 1971.
- Gaudemar M. de, 2011, *La Voix des personnages*, Paris, Éd. du Cerf.
- Genette G., 1966, *Figures I*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Glaudes P., dir., 2000, *La Représentation dans la littérature et les arts. Anthologie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Green A., 1992, *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*, Paris, Hachette, 1998.
- Green A., 1969, *Un Œil en trop. Le complexe d'Œdipe dans la tragédie*, Paris, Éd. de Minuit.
- Green A., 1993, *Le Travail du négatif*, Paris, Éd. de Minuit, 2011.
- Hugues P., Charlier P., 1999, « Contributions à une théorie du dispositif », *Hermès, La Revue*, 3, 25, pp. 15-23. Accès : https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HERM_025_0015.
- Jouve V., 1992, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- Kristeva J., 1980, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Kristeva J., 1988, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.

- Larrivé V., 2015, « *Empathie fictionnelle et écriture en "je" fictif* », *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, 51, pp. 157-176. Accès : <http://journals.openedition.org/reperes/913>.
- Lavocat F., 2016, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Éd. Le Seuil.
- M'Uzan M. de, 1977, *De l'art à la mort. Itinéraire psychanalytique*, Paris, Gallimard.
- M'Uzan M. de, 2005, *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard.
- Macé M., 2011, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard.
- Marti M., 2017, « De la narratologie littéraire à la narratologie générale : l'empire et ses limes », *Questions de communication*, 31, pp. 194-214.
- Metz C., 1975, « Le Film de fiction et son spectateur », *Communications*, 23, 1, pp. 108-135. Accès : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1975_num_23_1_1354.
- Morin E., 1951, *L'Homme et la mort*, Paris, Éd. Le Seuil, 1970.
- Morin E., 1956, *Le Cinéma ou l'homme imaginaire. Essai d'anthropologie sociologique*, Paris, Éd. de Minuit.
- Patoine P.-L., 2015, *Corps/Texte. Pour une théorie de la lecture empathique*. Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk, Lyon, ENS Éd.
- Pavel T., 1988, *L'Univers de la fiction*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Proust M., 1905, *Sur la lecture*, Paris, Éd. Sillage, 2011.
- Quignard P., 1976, *Le Lecteur*, Paris, Gallimard.
- Quignard P., 2002, *Sur le jadis. Dernier royaume, II*, Paris, Grasset.
- Racamier P.-C., 2000, « Un espace pour délirer », *Revue française de psychanalyse*, 64, 3, pp. 823-829. Accès : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5859845f/f145.image.r=revue+fran%C3%A7aise+de+psychanalyse>.
- Richard R., 2009, « Ce que la littérature apprend au psychanalyste », *Revue française de psychanalyse*, 1, 73, pp. 165-182. Accès : <https://www.caim.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2009-1-page-165.htm>.
- Schaeffer J.-M., 1999, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Tisseron S., 2005, « La réalité de l'expérience de fiction », *L'Homme*, 175-176, pp. 131-145. Accès : <http://journals.openedition.org/lhomme/29524>.
- Walton K., 1990, *Mimesis as Make-Believe. On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge, Harvard University Press.
- Winnicott D.W., 1970, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, trad. de l'anglais par C. Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975.